

PASSAGE DE COL

Un pas, difficile, la chaussure est lourde. Je souffle. Un autre pas. Lentement. J'inspire l'air piquant. Souffle. Un pied après l'autre, avec une lenteur infinie. Je calcule soigneusement ma respiration. J'avance, monte, progresse.

Je vais ainsi arriver à franchir, dans deux bonnes heures, un des cols de l'Himalaya, à près de six mille mètres d'altitude. Je marche là où tout effort se paie au quintuple et où la tête éprouve le poids d'un étau, d'un garrot, d'une pince, d'un casse-noix gigantesque. L'air est froid sans être glacé mais brûle le nez, la gorge, les bronches et jusqu'aux moindres alvéoles pulmonaires.

La pente n'est pas excessivement raide, mais infiniment longue. Depuis longtemps l'herbe rase sur laquelle pointaient çà et là, secoués par le vent, quelques pavots d'un bleu délavé, a fait place à un sol caillouteux, constitué de schistes pulvérisés en petits morceaux gris-rouille. Et mes chaussures, humides et lourdes du franchissement des gués, alourdies par l'effort, glissent sur ces écailles de roche.

Pour avancer, rythmer mon très lent déplacement, je ne dispose que d'un seul moyen : un recours mental qui réussit à m'exclure du monde concret et des difficultés qui m'entourent. Je dois me murer dans un rythme cérébral et ne plus entendre que ça.

Mon moyen d'avancer, la force psychique qui bouge mon corps, mes pieds, c'est *Hot stuff*, des Rolling Stones. Une chanson qui en son temps m'avait échappé, découverte tard. Beatnik, je suivais note par note le groupe dans les années soixante, puis je suis parti aux îles boréales, et en Afrique, d'un côté puis de l'autre. De retour en Europe, un soir dans une grande ville, logé dans café-hôtel crasseux à vingt francs la chambre, j'ai mis sur le juke-box ce titre jusque là inconnu. Et les dures années adolescentes rythmées solos de guitares saturées

et batteries cassantes se sont à nouveau déversées sur moi, telles des poubelles dans lesquelles on bute, un soir de solitude dans une ville, la hargne au coeur et la rage au pied.

Hot stuff, tac tac, *hot stuff* ! Avec des stimulants pareil je peux franchir toutes les montagnes. Le creux du col est aussi imprécis que la partition, que ce qui m'attend, que ce que je fais ici. La seule donnée précise c'est "J'avance, tac tac, c'est dur de mettre un pied devant l'autre, *hot stuff*, cinq six sept huit, *hot stuff*, un pied, ne pas s'arrêter sinon je meurs, *hot stuff* ! couiné d'une voix de hargne malheureuse, neuf dix onze douze, *hot stuff*, l'autre pied.

Et de là-haut, de ce col atteint dans le grand souffle des vents qui balaient tous les cols, c'est la vue sur la vallée suivante. Falaises rouges comme un poil d'hémione loin sur la gauche, au pied desquelles je cherche longtemps, à la longue-vue, ma caravane de yaks perdus. Et que je retrouve soudain en discernant, dans le rond clair de la lentille, entre deux rochers, une croupe noire et une longue queue poilue. C'est aussi, sur la droite, le filet brillant d'un torrent qui sera probablement celui que, dans les jours suivants, il me faudra longer pour redescendre, afin de trouver un fleuve et les paysages qui le bordent, la taïga de saules dont les racines piègent les chaussures, les dunes ou la chaussure crisse et recule d'un demi pas quand elle avance d'un, les marais plus où moins asséchés où les traces sont belles mais le pied trop chaud, trop humide. Puis un pont de poutre, sonore sous la chaussure, une autre rive, une autre pente, menant à un autre col... *Hot stuff*, tac tac...mar-cher... *hot stuff*... la vie, en somme.

Marc de Gouvenain

extrait, réécrit, de *Le Témoin des Salomon*, roman, Au Vent des Iles, Papeete 2007